

Philippe Delaveau

Poèmes

A cette époque vainement courait
Pourfendeur des nues, Orphée ;
Les mots se bousculaient sur la lyre.
Il vit : la table au creux de la vallée
Succombe sous le butin de la vendange.
Ciels rouges, vieillissement des pommes,
Je me souviens. Toujours est lente la moisson
Après que le solitaire a lancé
Sur le poème de la terre, la semence.
Il se fait tard. Par la fenêtre
Ouverte, le soleil s'épuise au-dessus des toitures.
Et la nuit s'en revient, déserte, sur la pluie
Des toits. Seul toujours avec l'ange
Éployé, tel jette aux vitres écarlates,
Au soir qui tombe sur les bronzes,
Cet incendie de pages inutiles.
Écrire est vain peut-être.
Dans les enfers de Gloucester Road,
L'écumant dieu des souterrains
Fulmine en gerbes d'étincelles.
Il fallait plus de science et moins de zèle,
Savoir étreindre le poème avec les mots
Chargés de vie, non de fureur.
Le soleil montre un océan de plaines bleues. Toute sagesse
Est lente à se mouvoir, ainsi les belles promeneuses
Posent tranquillement l'une après l'autre
Leurs chevilles dorées sur les pentes de la montagne.

Le temple de bois blanc dans l'air léger,
La nuit soyeuse où s'envole un corbeau,
Subsistent : les mots incertains
Se sont tus. Nous gravitons dans un souffle
Éphémère. Qui se souvient d'Antigone recluse ?
Bérénice après que le navire eut disparu versa
Des larmes silencieuses. Du papier blanc couvert
De mots menus s'élève une flamme. L'hiver
Étend sur le square ses brumes vaines. Loin
Eurydice toujours au cœur des indistinctes nuits
S'enfonce comme au fond de l'eau lente des songes,
La pierre.

*

pour Pierre et Angela Oster

Le ciel de mars dépouille de leurs blancs haillons les villages.
L'hiver au pied de l'arbre, ayant harassé les décombres
Des toits obscurs, où les pommes se rident sous l'écarlate
Du vieux linge, enfin jette les armes. L'éclat de son panache
Au-dessus des mares, le gris poitrail de ses hordes
De reîtres qui manœuvrent, aux ornières
Il les abandonne, frappées de feu. A quel sommeil
S'arrachent les renards dans le crépuscule qui s'attarde ?
Le geai sur l'arbuste, le merle inspectant le butin
Des maigres ronces, expriment pour la nuit qui se déchire
Les rites qu'il nous faut déchiffrer. Nous cheminons
Encore dans un monde indistinct qui nous connaît à peine,
Le cœur aveuglé de lumière, pourtant. Nos yeux, sur la figuration
De l'éphémère, posent mais pour l'oubli, de brefs regards.
Aussi reconnaissable que le babil violet
De l'aube, le printemps illumine d'effluves
Les branches en lambeaux. Que ne sait-on quérir
Sous les neiges ardentes, les signes qu'Il adresse, respirer
Le parfum de Son passage, au faite de la nuit bercée de roses !

*

Tout me sera mélancolie : la nuit furtive qui se glisse
Lorsque l'arbre du soir se couche sur les toits ; ces vieillards
Qu'on ramène sur de pauvres chariots après qu'ils ont pris l'air
Parmi les inutiles fleurs. Aristote vieilli sut s'approcher
De l'être avant qu'on ne l'interne
Sous les combles. De lents avions traversent le désordre gris,
Au loin. Devant le plat de lentilles chaudes, Archimède
S'émeut encore, ou tel autre, qui se souvient ?
Attendrai-je longtemps que la déesse à ses rivages
Argentés, par la main me conduise ?
Le plat poème ne vaut rien sans la saillante
Image, et pourtant rien ne surpasse un rythme ténébreux.
Mais se mouvoir — n'est-ce arracher à l'eau
Du tremblant crépuscule ces oiseaux qu'effarouche
Le moindre bruit, où s'érige entre la terre humide
Et le ciel, quelque savoir moins incertain,
Pour quelle accalmie brève ?

*

Le bestiaire au-dessous de la toile
Que les forains au crépuscule dépliant
Grince, une musique forcenée
Arrache aux animaux qui se succèdent sans répit
Des regards suppliants dans le rigide bois.
Les chevaux chamarrés des Amazones,
Les éléphants bâtés de tourelles que Scipion défia,
Les Centaures aux flancs puissants, les boucs
Amants des chétives sources, caracolent
sous les photos défraîchies des stars, et l'écriteau
Décrète le prix de la course, trois francs peut-être.
Du talon les enfants rieurs lacèrent la peinture épaisse,
Et de leurs doigts menus harcèlent les crinières.
Mais les vieillards assis sur les fauteuils rouillés
Abattent le brelan poisseux des cartes, jurant fort,
Et conversent tout bas d'Hélène aux bras nus, aux jambes longues,
Qui traverse l'allée poussiéreuse des jardins,
Allumant une cigarette entre ses lèvres peintes.

*

Le timide bruit de tes lèvres, Virgile
 A l'instant que le soleil latin visite l'oliveraie.
 Tityre nettoie la houe qui luit. Bonheur,
 Par quel hasard se brouille ton ciel couleur
 Des blanches lessives, tandis qu'un vol violet
 D'abeilles s'accroît sur les bruyères. Le monde
 Attend d'être sauvé ; Auguste règne, les temps
 Sont proches. Le mal depuis des temps insondables rôde
 A coups lancinants d'éclairs et trouble au milieu du sang
 D'homme sur les places, la paix. Il fallut chez le peuple des tentes
 Un bouc qu'on vouait aux solitudes. Ici, parmi les dieux coupables,
 Les mages déchiffraient ta face dans le campement blond des nuits,
 Sincères comme l'eau d'une improbable fonte,
 Troubles pourtant. Le poème rappelle aux bois
 Que nous avons ravis dans ces enfances d'âme,
 Ce que nous fûmes en jouant, déjà promis aux inlassables
 Peurs. Et toi qui t'allonges sous le hêtre, suçant entre tes lèvres
 Pleines le chalumeau, quel désir a vécu
 Dans tes ciels, Ô frère inconcevable, toujours lointain,
 Ô marcheur immortel qui te réjouis d'apprendre qu'Il est venu,
 L'Innocent, pour t'arracher aux soumissions. Mais il fallait
 Que s'agrandit jusqu'aux confins du monde, l'ombre sanglante
 D'une croix sur le tertre élevée.

*

Narcisse au milieu de la forêt,
 Sourd aux voiliers du ciel rose qui l'appellent,
 Veille son doux visage baigné de lune.
 Mon frère qui vit au loin dans la petite maison
 D'argile est mort, et tu n'as pris le deuil.
 Rien n'arrête l'invisible vent, capable
 Seulement de prélever l'impôt de feuilles. Les pluies
 Heurtent le péristyle, atteignent les prairies.
 Le bâtiment sur la mer traverse une autre solitude,
 L'arbre ancré au talus tâtonne une ténèbre qui se déchire.
 L'amour de soi se porte bien pourtant ; nous nous aimons sur la page
 Encombrée d'écritures, Narcisse se regarde
 Au flux du poème, si vain. Atteindra-t-il ainsi à l'unité ?

Nous cherchons ce visage inconnaissable au fond de l'eau
Qui nous regarde, loin, dans les coulisses d'un miroir
Où les regards sont d'impuissantes sondes, ces pages avec tant
[d'apprêts.

La ville se réveille à l'aube, les rues puantes de Soho s'emplissent
Des frères de Narcisse, des sœurs, mais oubliées, leurs yeux
Que cerne l'ombre. La pluie s'accroît sur les enseignes lumineuses
De Piccadilly où pose un ridicule Eros en bronze,
Pendant qu'Antigone achève de fourbir, dans l'étroite cuisine,
Les plats de cuivre.